

Nanna Heidenreich
Traduction de l'allemand : Sabine Macher

My dog is my piano

Un chien et une femme logent dans la même maison. A son tour, la maison se loge dans le chien et la femme. Il y a longtemps, les deux filles de la femme y habitaient aussi. Parfois elles viennent en visite. L'une des deux filles vient alors toujours avec des chapeaux, des appareils d'enregistrement et une pipe.

La femme est aussi fille de, avec un nom qu'elle trimbale et dont elle se débarrasse parfois, une fois même un peu plus longtemps. Alors le nom se pose peut-être à côté du chapeau que sa fille a retiré pour saluer la maison. La maison, la mère et le chien qui peut sauter depuis l'arrêt presque à hauteur de chapeau.

La maison est la maison, la femme est Bettina von Arnim et le chien Tocki von Arnim. Vivent ensemble la maison, la femme, le chien. Et qui vit ensemble, s'emmêle.

Dans « My dog is my piano » Antonia Baehr chante, scratche et piste ces emmêlés et comment en rendre (le) conte. Sa pièce comporte trois séquences que composent les éléments suivants : langage, voix, chemins, pièces, intimité, affinité, familiarité, l'intraduisible, patois, psychogéographies, métamorphoses, proximité.

Parentés peu ressemblantes : « Mensch Hund ! »

Antonia Baehr commence par détourner une expression française en l'augmentant : « **Qui (ne) se ressemble (pas) s'assemble.** »

Mère, chien, maison ne se ressemblent pas, ils ne parlent pas non plus la même langue. Mais ils la partagent, cette pas-la-même-langue, ils s'échangent et s'entraînent à s'emmêler et être ensemble, dans ce patois dont Antonia Baehr retrace aussi les antécédents étymologiques (et comment les descendants peuvent-ils démêler les parentés emmêlées si ce n'est en les suivant à la trace sur les chemins qu'ils parcourent, avec les mains, la voix et les appareils de projection ?) et dont elle sonde le fond : parler patois, c'est patoyer sur deux ou quatre pattes.

Des partitions. Ou : « Hausmusik »

Les partitions sont un outil majeur pour Antonia Baehr. Elles ne consignent pas seulement des instructions pour la réalisation, elles sont aussi le support qui matérialise l'être-proche et l'amitié. Régulièrement Antonia Baehr se confie aux partitions d'amiEs, de compliceEs et de collègueEs : elle se livre aux pré-scriptions des autres qui les lui ont transmises à leur tour, un acte de dévouement à tout point de vue, permettant chaque fois une nouvelle écriture des rapports. Dans « My dog is my piano » la maison devient la partition pour la chorégraphie de la danse du quotidien de Bettina et Tocki von Arnim, la partition devient le moyen d'analyse, et à la fin c'est la partition qui transcrit cette relation inter espèces (humain, animal, objet – mère, fille, chien). Les notes bioacoustiques et psychogéographiques qu'Antonia Baehr a relevées dans la partie 1 et 2 culminent dans la troisième partie dans un climax magique via la métamorphose d'Antonia Baehr chantant la complexité de l'ensemble des entrelacs relationnels : sa voix se loge dans tous : le chien, la mère, la maison, l'escalier, les griffures dans la porte, la narration, le langage, le tourne-disque, la table de mixage, le retroprojecteur, le concept, la relation.

La bande-son comme piste : mixer et comparer

Pas de texte sans parenté. Ainsi Antonia Baehr se réfère à Gertrude Stein et François Noudelmann et Donna Haraway, qui dans « When species meet »(2008) se réfère à Gregory Bateson qui suppose au sujet de la communication animale que ces derniers connaissent les règles relationnelles. Elisabeth de Samsonow affirme à son tour dans son article sur la formation de la théorie de la relation interspécifique chez Haraway qu'il s'agit d'un savoir-de-fille¹. Elle (von Samsonow) écrit : « Cette fille apparaît ici comme un nouveau signifiant protéiforme, non-identitaire, mais en tout. L'identification animale (...) n'est donc pas seulement une affaire d'intrépides aïeux totémiques, mais aussi des theoretical girls. La théorie des médias n'est pas seulement phonétiquement proche de la

théorie des meufs. Le totémisme radical de la fille, cela semble être la leçon d'avant-garde d'aujourd'hui. » C'est pourquoi il n'est peut-être pas si étonnant que Samsonow compare la relation de Donna Haraway avec sa chienne Cayenne et le ton de la production des textes issus de cette relation aux lettres de Bettina von Arnim (une autre Bettina von Arnim, une autre mère, une autre fille, quelques siècles plus tôt) à Karoline von Günderode dans lesquelles elle parle de ses enfants. Elle (Haraway), écrivant sur Cayenne, se met au diapason de von Arnim, qui est, selon Samsonow, : « observatrice, empathique, compétente. Ce style est le gage de ce qui est dit. C'est ce qui rend le livre 'vrai'. A travers les passages exigeants de mise en forme théorique se frayent les eaux d'un monde de sentiments qui au lieu d'une qualité de la sympathie canine approchée par la théorie (..) rend perceptible celle d'une amitié. »

Et c'est justement la perception de l'amitié qu'Antonia Baehr réussit à rendre avec « My dog is my piano », en tant qu'analyste du détail, du proche, du spécifique, à travers une performance dans laquelle elle amorce son nouvel alphabet animalier, une linguistique des affinités inter espèces, à l'aide de laquelle elle commence à équiper son bestiaire en devenir.

¹ en allemand, traduit depuis l'anglais, *daughter's knowledge* donne : *Tochter-Wissen*, le savoir de la *fille*, personne de sexe féminin par rapport à ses parents, et non pas : enfant de sexe féminin. (Note de la traductrice)